



## 1843 – Le Magasin pittoresque - Mesmérisme

Le magasin pittoresque, rédigé, depuis sa fondation, sous la direction de  
M. Édouard Charton

Dixième année

1843

Paris, aux bureaux d'abonnement et de vente, 29, quai des Grands Augustins

M DCCC XLIII

Ce volume se trouve sur le site de la BNF

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k314258>

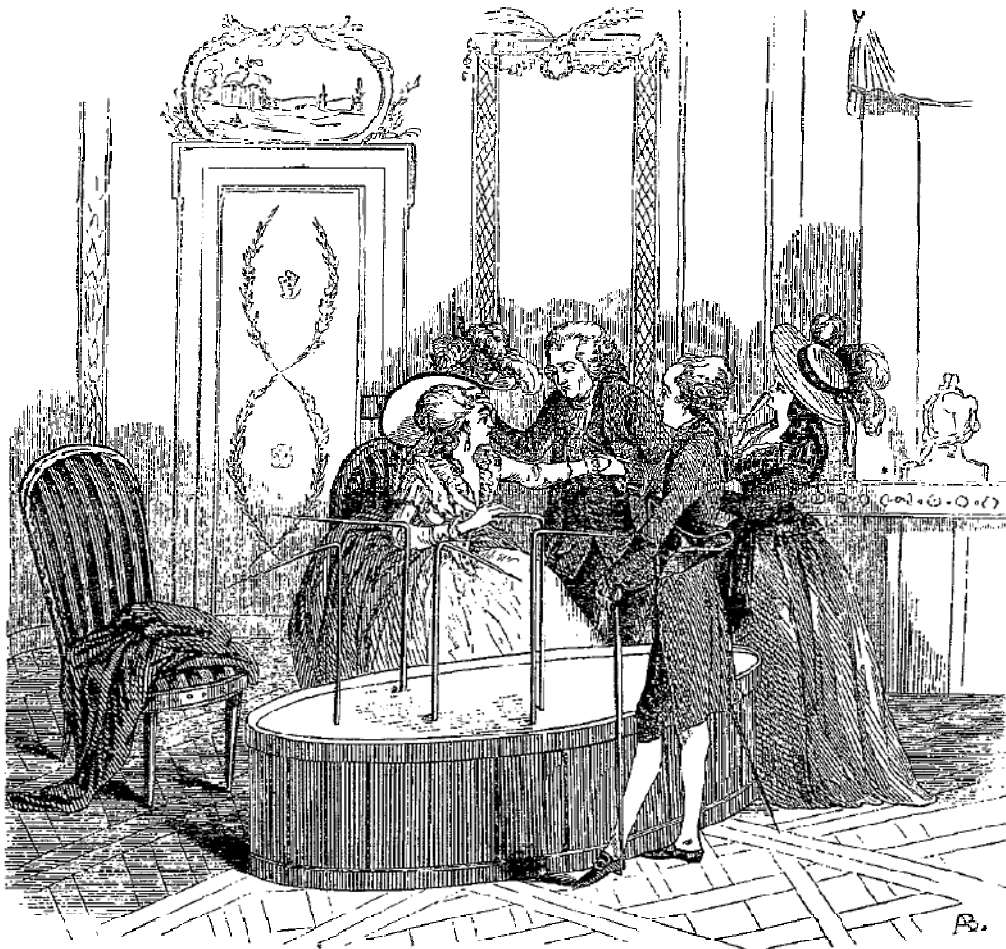
### **Le Mesmérisme.**

Pages 276-277

En 1766, un jeune docteur soutint, à l'université de Vienne, une dissertation intitulée: *De l'influence des astres et des planètes sur la guérison des maladies* ; c'était Mesmer. Cet écrit passa inaperçu ; les professeurs de la Faculté de médecine n'y virent qu'une reproduction de quelques doctrines de Paracelse, Vanhelmont Maxwell, Burgravius et Kircher. Quelque temps après, Mesmer prétendit avoir guéri par des moyens surnaturels une femme aveugle : on constata que son état n'avait été nullement amélioré, et Mesmer fut forcé de quitter Vienne. Il arriva à Paris en février 1778, précédé d'une réputation de singularité propre à exciter l'attention. Sa doctrine était la suivante. — Il existe un fluide universel entourant et pénétrant tous les corps, cause première de tous les phénomènes. L'homme peut changer les mouvements de ce fluide, en augmenter ou en diminuer la quantité dans d'autres individus. Par son universalité, ce fluide étant différent du fluide magnétique minéral, il lui donne le nom de *fluide magnétique animal*.

Logé à l'hôtel Bouret, dans le quartier de la place Vendôme, Mesmer se mit à traiter des malades réputés incurables. Il leur promettait la guérison avec cette assurance qui charme toujours un malheureux infirme, en lui rendant un espoir auquel il est sur le point de renoncer lui-même. Pour donner une idée de son outrecuidance, il nous suffira de rapporter ce passage d'une de ses lettres au célèbre Franklin : « Je suis comme vous, monsieur, au nombre de ces hommes qui, parce qu'ils ont fait de grandes choses, disposent de la honte comme les hommes puissants disposent de l'autorité. Ma découverte intéresse toutes les nations, et c'est pour toutes les nations que je veux faire mon histoire et mon apologie. »

Bientôt Mesmer ne put suffire au nombre des personnes qui réclamaient les secours de son art mystérieux. C'est alors qu'il imagina le baquet magnétique avec tout son appareil. Voici la description qu'en a donnée un littérateur distingué, M. Delrieu.



(Le Baquet magnétique de Mesmer, d'après une estampe de 1784.)

« Dans une grande salle était une cuve en bois de chêne, de quatre à cinq pieds de diamètre, d'un pied de profondeur, fermée par un couvercle en deux pièces, et s'enchâssant dans cette cuve ou *baquet*. Au fond se plaçaient des bouteilles en rayons convergents, et couchées de manière que le goulot se tournait vers le centre de la cuve. D'autres bouteilles partaient du centre en sens contraire ou en rayons divergents, toutes remplies d'eau, bouchées et magnétisées. On mettait souvent plusieurs lits de bouteilles ; la machine était alors à *haute pression*. La cuve renfermait de l'eau qui baignait les bouteilles; quelquefois on y ajoutait du verre pilé et de la limaille de fer. Il y avait aussi des baquets à sec. Le couvercle était percé de trous pour la sortie de tringles en fer, coudées, mobiles, plus ou moins longues, afin de pouvoir être dirigées vers les différentes régions du corps des malades qui s'approchaient du baquet. D'un anneau du couvercle partait une corde très longue, dont les patients entouraient leurs membres infirmes sans la nouer. On n'admettait pas, du reste, les affections pénibles à la vue, telles que les plaies, les tumeurs et les difformités. Enfin les malades formaient la chaîne en se tenant par les mains. » Pendant ce temps, les sons de l'harmonica, instrument alors nouveau en France, alternaient avec les accords d'un piano, des symphonies d'instruments à vent, et des chœurs de voix invisibles.

N'oublions pas que les personnes rangées autour des baquets étaient tous gens à imagination, puisqu'ils recouraient à des moyens surnaturels, appartenant aux hautes classes de la société, malades ou croyant l'être, s'attendant à éprouver des effets extraordinaires que la plupart avaient déjà observés chez d'autres personnes. Faut-il s'étonner si les plus impressionnables d'entre elles, les femmes surtout, ressentaient bientôt des effets nerveux, tels que des bâillements, des tiraillements dans les membres, qui se terminaient par les phénomènes

ordinaires des attaques de nerfs ; savoir, des cris, des convulsions, de l'oppression , des gémissements, et les torrents de larmes qui signalent la fin de la crise ? Au milieu de cette foule agitée, Mesmer se promenait en habit lilas, armé d'une baguette magique qu'il étendait sur les individus réfractaires. Il calmait les convulsions des autres en leur prenant les mains, leur touchant le front, ou opérait sur eux avec les mains ouvertes et les doigts écartés, et en croisant et décroisant les bras avec une rapidité extraordinaire.

Lorsque les réunions de la place Vendôme furent décidément à la mode, Mesmer publia une sorte d'Almanach magnétique, contenant la liste des cent premiers membres fondateurs de la *Société de l'harmonie* depuis le 1<sup>er</sup> octobre 1783 jusqu'au 5 avril 1784. Il y avait un grand-maître et des chefs de l'ordre, comme dans la franc-maçonnerie. On payait cent louis pour faire partie de la société. Berthollet, le célèbre chimiste, les avait donnés, mais en se réservant le droit de critique, Il vint un soir à l'hôtel Bouret dans de mauvaises dispositions. Le piano, l'harmonica, les chants invisibles se firent entendre, et le novice ne semblait pas ému. Mais quand Mesmer, lui appliquant sa branche de fer, éleva gravement la voix et traita le récipiendaire comme un infidèle, alors Berthollet se fâcha tout rouge, culbuta le baquet, apostropha ironiquement les malades qui entraient en crise, et sortit furieux. On lui rappela son serment ; il répondit qu'il n'avait pas juré le secret à une mascarade.

Cependant toutes les convictions n'avaient pas été aussi rebelles que celle de Berthollet. Sans parler des gens du monde, toujours si faciles à séduire, l'érudit Court de Gébelin s'annonça guéri à l'Europe en exaltant les bienfaits du magnétisme, et mourut peu de temps après, assis à côté du miraculeux baquet. Aucune cure réelle ne fut constatée ; ce qui n'empêcha pas M. de Maurepas d'offrir à Mesmer 20 000 francs de rente viagère et 10 000 francs de frais d'emplacement. Mesmer répondit qu'il préférerait *une terre et un château* ; mais sa demande ne fut pas agréée. Alors il s'adressa à la reine Marie-Antoinette, et lui écrivit une lettre qui prouve son incroyable orgueil. En voici quelques passages : « Uniquement par respect pour Votre Majesté, je lui offre l'assurance de prolonger mon séjour en France jusqu'au 18 septembre prochain, et de continuer jusqu'à cette époque mes soins à ceux de mes malades qui me continueront leur confiance. Je cherche, madame, un gouvernement qui aperçoive la nécessité de ne pas laisser introduire *légèrement* dans le monde une vérité qui, par son influence sur le physique des hommes, [277] peut opérer des changements que dès leur naissance la sagesse et le pouvoir doivent contenir et diriger dans un cours et vers un but salutaires. Dans une cause qui intéresse l'humanité au premier chef, l'argent ne doit être qu'une considération secondaire aux yeux de Votre Majesté ; quatre ou cinq cent mille francs de plus ou de moins employés à propos ne sont rien. Ma découverte doit être accueillie et moi récompensé avec une munificence digne du monarque auquel je m'attacherai. »

Huit mois après, Mesmer quitta la France et se rendit en Angleterre : mais il y fut froidement accueilli. Cependant il avait laissé à Paris un de ses élèves ; c'était un médecin, nommé Deslon, qui continua ses traitements. Mesmer avait toujours habilement décliné l'intervention des corps savants, tels que la Faculté de médecine et l'Académie des sciences, qui cherchaient à constater la réalité de sa découverte. Deslon fut plus imprudent : une commission de la Faculté de médecine, composée de MM. Borie, Sala, Darcet, Guillotin, s'adjoignit cinq membres de l'Académie des sciences, Franklin, Leroy, Bailly, de Bory, et Lavoisier.

Ces commissaires se livrèrent à l'examen le plus minutieux. Ils cherchèrent d'abord inutilement à constater l'existence du fluide magnétique ; puis ils se soumirent eux-mêmes à toutes les expériences, s'assirent autour des baquets, et n'éprouvèrent absolument rien. Enfin ils s'assurèrent que les guérisons n'avaient aucune réalité, et que dans tous les cas où il y avait une maladie bien constatée et au-dessus des ressources de l'art, le magnétisme ne la guérissait point. Ils firent remarquer que, des malades pouvant guérir par les seules forces de la nature, il

ne fallait point attribuer au magnétisme des cures dont tout l'honneur revenait au temps et aux efforts médicateurs de l'organisme. Enfin ils démontrèrent que l'imagination seule produisait tous les effets observés. Ils virent tomber en convulsions des personnes qui croyaient qu'on les magnétisait ; et ces mêmes personnes étaient parfaitement calmes lorsqu'elles étaient magnétisées sans en avoir été prévenues d'avance. Nous engageons tous ceux qui désirent connaître les travaux de cette commission à lire l'excellente Histoire académique du magnétisme animal, par MM. Burdin et Dubois d'Amiens. Nous nous contenterons de citer les conclusions qui terminent son rapport.

« Imagination, imitation, telles sont les vraies causes des effets attribués à cet agent nouveau connu sous le nom de magnétisme animal. Cet agent, ce fluide n'existe pas ; mais tout chimérique qu'il est, l'idée n'en est pas nouvelle. Quelques auteurs, quelques médecins du siècle dernier, en ont expressément traité dans leurs ouvrages. Le magnétisme n'est donc qu'une vieille erreur. Cette théorie est présentée aujourd'hui avec un appareil plus imposant, nécessaire dans un siècle plus éclairé ; mais elle n'en est pas moins fausse. L'homme saisit, quitte, reprend l'erreur qui le flatte. Il est des erreurs qui seront éternellement chères à l'humanité. Combien l'astrologie n'a-t elle pas de fois reparu sur la terre ! Le magnétisme tendrait à nous y ramener. On a voulu le lier aux influences célestes, pour qu'il séduisît davantage et qu'il attirât les hommes par les deux espérances qui le touchent le plus, celle de savoir leur avenir, et celle de prolonger leurs jours. » .

### ***Pensée de Saint-Martin***

Page 277 à la suite de l'article sur le Mesmérisme

« Le temps ne nous a été accordé que pour que nous échangions chaque année de notre vie contre la connaissance de la vérité.

SAINT-MARTIN ».

## 1844 – Le Magasin pittoresque – Pensées de Saint-Martin

Le magasin pittoresque, rédigé, depuis sa fondation, sous la direction de M. Édouard Charton  
Quatorzième année

1844

Paris, aux bureaux d'abonnement et de vente, 29, quai des Grands Augustins

M DCCC XLIV

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k31427z>

### ***Pensées de Saint-Martin, page 356***

« J'ai désiré de faire du bien, mais je n'ai pas désiré de faire du bruit, parce que j'ai senti que le bruit ne faisait pas de bien, comme le bien ne fait pas de bruit ».

Extrait des *Œuvres posthumes*, tome I, n° 740, p. 96 – Cette pensée se trouve mise en *épigraphe* sous le titre des deux volumes des *Œuvres posthumes*.

« La prière est la respiration de notre âme ». [*Idem*, p. 213]

« La paix se trouve bien plus dans la patience que dans le jugement ; aussi il vaut mieux pour nous être inculpés injustement que d'inculper les autres, même avec justice ». [*Idem*, p. 209]

## 1845 - Le magasin pittoresque – Saint-Martin

Le magasin pittoresque, rédigé, depuis sa fondation, sous la direction de

M. Édouard Charton

Treizième année

1845

Paris, aux bureaux d'abonnement et de vente, 29, quai des Grands Augustins

M DCCC XLV

<http://books.google.fr/books?id=4KFHAAAAYAAJ>

### **Tome XII, n° 23 p. 178 – Une pensée**

« Les faiblesses retardent, les passions égarent, les vices exterminent.

Saint-Martin”.

### **Tome XII, n° 42 p. 330-332**

#### **Saint-Martin, le Philosophe inconnu**

Louis-Claude de Saint-Martin est né le 18 janvier 1743 à Amboise. On a peu de détails sur sa famille. Il a écrit : « J'ai une belle-mère, à qui je dois peut-être tout mon bonheur, puisque c'est elle qui m'a donné les premiers éléments de cette éducation douce, attentive et pieuse, qui m'a fait aimer de Dieu et des hommes. » Il fut envoyé, vers l'âge de dix ans, au collège de Pont-le-Voy. De toutes ses lectures pendant son cours d'humanités, une seule eut sur lui une sérieuse influence : *L'Art de se connaître soi-même*, par d'Abbadie. Ses études terminées, après avoir passé quelques années dans sa famille, il se fit d'abord recevoir, suivant le vœu de son père, avocat du roi au siège présidial de Tours. Mais ces fonctions l'attristèrent ; elles exigeaient d'ailleurs une application et une activité soutenues qui lui laissaient à son gré trop peu de temps pour l'étude de la philosophie : il les abandonna. Toutefois, son père désirant le voir engagé dans une profession positive, il choisit la carrière militaire. À l'âge de vingt-deux ans, il entra comme lieutenant au régiment de Foix qui était en garnison à Bordeaux. Plusieurs officiers de ce régiment étaient affiliés à une association théosophique, dirigée par Martinez Pasqualis. Saint-Martin ne tarda pas à se faire initier aux formules et aux pratiques de cette secte, qui avait son origine en Allemagne. Dès ce moment, sa vocation fut décidée ; et tout en s'appliquant avec ardeur à l'étude des mathématiques et à celle des langues anciennes et modernes, il fixa pour but principal de ses travaux la recherche de la vérité dans la voie mystique où il s'était engagé. Il considéra l'enseignement de ce qu'il croyait être la seule science véritablement utile, comme la seule affaire importante de sa vie. « Excepté mon premier éducateur Martinez Pasqualis, a-t-il dit plus tard, et mon second éducateur Jacob Boehm, mort il y a cent cinquante ans, je n'ai vu sur la terre que des gens qui voulaient être maîtres et qui n'étaient pas même en état d'être disciples. » Il dit ailleurs : « Il y a plusieurs probabilités que ma destinée a été de me faire des rentes en âmes ; si Dieu permet que cette destinée-là s'accomplisse, je ne me plaindrai pas de ma fortune : cette richesse-là en vaut bien d'autres. » Après la mort de Pasqualis, l'école fut transportée à Lyon. Saint-Martin, qui demeura quelques années dans cette ville, y professa ses principes à la loge de la

Bienfaisance. Il y composa son premier ouvrage. « C'est à Lyon, dit-il, que j'ai écrit le livre des Erreurs et de la Vérité. Je l'ai écrit par désœuvrement et par colère contre les philosophes (sous ce nom, Saint-Martin comprend les philosophes qui nient la divinité et qui appartiennent particulièrement à l'école sensualiste). Je fus indigné de lire dans Boulanger que les religions n'avaient pris naissance que dans la frayeur occasionnée par les catastrophes de la nature. Je composai cet ouvrage vers l'an 1774, en quatre mois de temps et auprès du feu de la cuisine, n'ayant pas de chambre où je pusse me chauffer. » En 1778, l'école de Pasqualis vint se perdre à Paris dans la franc-maçonnerie, et Saint-Martin cessa d'être au nombre de ses disciples.

En 1784, il écrivit un mémoire sur cette question posée par l'Académie de Berlin : « Quelle est la meilleure manière de rappeler à la raison les nations, tant sauvages que policées, qui sont livrées aux erreurs ou aux superstitions de tout genre ? » Saint-Martin s'était efforcé de [331] démontrer que la question était insoluble avec les seuls moyens humains. C'était au fond, la cause du sentiment religieux qu'il défendait. Le moment n'était point favorable. Il avait lui-même parfaitement compris que son mémoire ne pouvait pas être couronné, et il le disait dans sa péroraison ; mais il croyait remplir un devoir. La question fut remise au concours l'année suivante. Un pasteur de l'Église française de Berlin, M. Avillon, remporta le prix : par un singulier contraste, ce ministre de l'Évangile avait cherché à résoudre le problème en s'appuyant sur Platon.

Saint-Martin voyagea ensuite en Italie, en Allemagne et en Angleterre, moins pour voir de nouveaux paysages ou des œuvres d'art que pour étudier la vie des hommes. « Je n'ai jamais goûté bien longtemps, dit-il, les beautés que la terre offre à nos yeux, le spectacle des champs, les paysages. Mon esprit s'élevait bientôt au modèle dont ces objets nous peignent les richesses et les perfections. » Il abandonnait l'image pour jouir du doux sentiment de son auteur. Qui oserait prétendre que le charme que goûtent tous les admirateurs de la nature ne naît point, bien qu'à leur insu, de cette même source ?

À Paris, il était admis dans la société du duc d'Orléans, de la duchesse de Bourbon, du marquis de Lusignan, du chevalier de Boufflers et d'autres personnes élevées par leur rang ou leur esprit. Il fut compris sur la liste des candidats pour le choix d'un gouverneur du Dauphin. Pendant la Révolution, il fut quelque temps exilé de Paris en qualité de noble, par le décret du 27 germinal an II ; mais il ne sortit point de France. Soupçonné d'avoir fait partie d'une association religieuse distinguée sous le nom de la Mère de Dieu, il fut cité devant le tribunal révolutionnaire : le 9 Thermidor le sauva de ce danger. À la fin de 1794, il fut désigné par le district d'Amboise comme un des élèves aux écoles normales destinées à former des instituteurs pour propager l'instruction. Il accepta cette mission qui lui permit de professer publiquement ses opinions philosophiques. En 1795, il fit partie des premières assemblées électorales.

Lorsque la politique intérieure fut tout à fait au calme, il s'occupa avec zèle de propager ses principes et de s'affermir lui-même dans ses convictions par des études constantes. Il fréquentait quelques-uns de ses anciens amis, les hommes de lettres, les philosophes, et il suivit les cours publics. Il était bienfaisant sans ostentation. Un de ses amis qui a été son biographe, J.-B.-M. Gence, en rapporte des exemples touchants : « Saint-Martin avait beaucoup aimé les spectacles. Souvent, pendant les quinze dernières années de sa vie, il s'était mis en route pour jouir de l'émotion que lui promettait la vue d'une action vertueuse mise en scène par Corneille ou Racine. Mais en chemin, la pensée lui venait que ce n'était que l'ombre de la vertu, dont il allait acheter la jouissance et qu'avec le même argent, il pouvait en réaliser l'image. Jamais il n'avait pu, disait-il, résister à cette idée : il montait chez un malheureux, y laissait la valeur de son billet de parterre et rentrait chez lui satisfait. »

Saint-Martin a écrit un grand nombre d'ouvrages sans les signer, ou en se désignant seulement sous le nom de *Philosophe Inconnu*. Les principaux sont : 1° des Erreurs et de la Vérité ; 2° le Tableau naturel ; 3° l'Homme de désir ; 4° le Nouvel homme ; 5° l'Ecce Homo ; 6° le Crocodile ; 7° l'Esprit des choses ; 8° le Ministère de l'homme esprit.



Il a traduit de Bœhme, ce pauvre cordonnier allemand qui est au premier rang des mystiques, quatre ouvrages : l'Aurore naissante, les Trois Principes, les Quarante questions sur l'âme, la Triple Vie.

« C'est à Paris, dit-il, partie chez madame de Lusignan, au Luxembourg, partie chez madame de Lacroix, que j'ai écrit le Tableau Naturel, à l'instigation de quelques amis ; c'est à Londres et à Strasbourg que j'ai écrit l'Homme de désir, à l'instigation de Thieman ; c'est à Paris que j'ai écrit l'*Ecce homo*, d'après une notion vive que j'avais eue à Strasbourg ; c'est à Strasbourg que j'ai écrit le Nouvel Homme, à l'instigation du cher Silverichm, ancien aumônier du roi de Suède et neveu de Swedenborg. »

Saint-Martin avait laissé des manuscrits dont une partie a été publiée sous le titre d'*Œuvres posthumes*. C'est peut-être ce dernier ouvrage que doivent lire avant tout les personnes qui désireraient connaître et apprécier les tendances philosophiques, sinon la doctrine de Saint-Martin. On y trouve plusieurs choix de sentences, et divers essais, entre autres : des Trois époques de l'âme ; Quel est le premier ouvrage de l'homme ? ; le Mémoire sur la question proposée par l'Académie de Berlin ; un Traité des bénédictions ; les Rapports spirituels et temporels de l'arc-en-ciel ; des Fragments littéraires ; enfin, quelques poésies plus remarquables par la pensée que par le rythme, entre autres, le Cimetière d'Amboise.

Il parut pressentir sa fin avec plus de joie que de crainte.

« Le 18 janvier 1803, qui complète ma soixantaine, m'a ouvert un nouveau monde. Mes expériences spirituelles ne vont qu'en s'accroissant. J'avance, grâce à Dieu, vers les grandes jouissances qui me sont annoncées depuis longtemps, et qui doivent mettre le comble aux joies dont mon existence a été comme constamment accompagnée dans ce monde. »

Il écrivit, peu de temps avant de mourir, quelques belles pages sur la mort, qui commencent par cette impétueuse apostrophe :

« La mort ! est-ce qu'il y en a encore ? est-ce qu'elle n'a pas été détruite ? »

Dans l'été de 1803, il avait fait un voyage à Amboise, où il avait retrouvé avec plaisir quelques bons amis ; il avait visité avec une pieuse émotion la maison où il était né.

Il mourut le 13 octobre 1803 à Aunay, dans la maison de campagne du sénateur Lenoir-Laroche.

Saint-Martin avait toujours été d'une santé assez faible. « On ne m'a donné de corps qu'un projet, dit-il. Ma faiblesse physique a été telle, et surtout celle des nerfs, que, quoique j'aie joué passablement du violon pour un amateur, mes doigts n'ont jamais pu vibrer assez fort pour faire une cadence. »

Il a été quelquefois sévère envers lui-même dans différents passages de ses écrits où il a essayé de se peindre :

« J'ai été gai, dit-il, mais la gaieté n'a jamais été qu'une nuance secondaire de mon caractère... Je m'ennuie quand les gaietés sont trop longues, ou bien je deviens désagréable et dur par impatience ; chose dont je me repens et qui est très opposée à ma manière d'être. »

Toutes les personnes qui ont connu ce philosophe (et plusieurs vivent encore) s'accordent à dire qu'il était charitable, bienveillant, d'un caractère aimable. Il avait un regard doux, affectueux et noble. Une personne disait de lui en termes un peu maniérés qu'il avait les yeux doublés d'âme.

Il est nécessaire d'ajouter que quelques-uns même de ceux qui ont le mieux apprécié ses excellentes qualités l'ont considéré comme un homme bizarre, excentrique, et affectant d'entourer de plus de mystère qu'il n'en était utile, une doctrine assez vague et assez obscure par elle-même. Il est certain d'ailleurs que Saint-Martin ne se défendait point d'appartenir par ses convictions à la série d'esprits que l'on comprend généralement sous le nom de théosophes et de mystiques, et parmi lesquels sont Rosencreuz, Rusbrock, Agrippa, François Georges, Valentia Voigel, Thomassius, les deux Van Helmont, Adam Boreil, Bœhm, Poiret, Guirinus, Kullmann, Henri Morus, Pordage, Jeanne Leade, Swedenborg.

Il ne voulait pas qu'on l'appelât spiritualiste ; il aurait mieux aimé la qualification de diviniste.

« Les gens du monde me traitent de fou ; je veux bien ne pas contester avec eux sur cela : seulement, je voudrais qu'ils convinssent que s'il y a des fous à lier, il y a peut-être aussi des fous à délier, et ils devraient au moins examiner dans laquelle de ces deux espèces il faudrait me ranger, afin qu'on ne s'y trompât point. »

« On m'a regardé assez généralement comme un illuminé ; quand on m'appelle ainsi, je réponds que cela est vrai, mais que je suis un illuminé d'une rare espèce ; car je peux, quand il me plaît, me rendre tellement comme une lanterne sourde, que je serais trente ans auprès de quelqu'un qu'il ne s'apercevrait pas de mon illumination, s'il ne me paraissait pas fait pour qu'on lui en parlât. »

Quelles que fussent au fond les traditions et la doctrine de Saint-Martin, si l'on veut le juger seulement par ses écrits, on remarque avant tout qu'il a un profond sentiment religieux, qu'il professe un pur spiritualisme et une excellente morale. Il a écrit d'admirables pages sur la vertu de la prière. Nous ne connaissons rien de plus touchant que ces simples paroles de Saint-Martin :

« À force de répéter *mon père*, espérons qu'à la fin nous entendrons dire *mon fils*. »

Il dit dans son ouvrage intitulé *le Nouvel Homme* : « L'âme de l'homme est primitivement une pensée de Dieu : de là, il résulte que le moyen de nous renouveler en rentrant dans notre vraie nature, c'est de penser par notre propre principe, et d'employer nos pensées comme autant d'organes pour opérer ce renouvellement. »

En somme, les œuvres de Saint-Martin, dans leur plus grande partie, si l'on veut les lire avec simplicité et en se tenant seulement un peu en garde contre la tendance mystique, renferment d'excellents conseils, de belles pensées, consolantes pour ceux qui souffrent et aspirent à un état meilleur, fortifiantes pour ceux qui ne sont pas inaccessibles au doute et à une sorte de langueur morale. Aussi croyons-nous que les écrits de ce philosophe mériteraient d'être plus recherchés. Il est vrai que leur style, parfois incorrect, exalté ou obscur, a dû contribuer à détourner un grand nombre de lecteurs. La forme entre pour une part si importante dans la destinée des livres, que souvent elle emporte le fond. Saint-Martin comprenait bien ce qui lui manquait, et il n'a point su se défendre de quelque regret ou même de dépit dans sa vieillesse, en voyant le peu d'empressement du public à le lire. Il a laissé échapper, à cet égard, des plaintes qu'il n'avait probablement pas l'intention de laisser entendre au public, et que cependant on a dû respecter dans le choix de ses *Œuvres posthumes*.

« Il y a de bonnes raisons, dit-il, pour que les livres des savants et des littérateurs l'emportent sur les miens : 1° ils sont mieux faits, et, dans le vrai, leurs auteurs ont grand besoin de suppléer par la forme à ce qui manque au fond dans leurs productions ; 2° leurs ouvrages doivent faire fortune plus que les miens, parce qu'ils songent plus que moi à travailler pour ce monde-ci, attendu que je ne travaille que pour l'autre.

« Le monde m'a repoussé à cause de l'obscurité et de l'imperfection de mes livres. S'il s'était donné la peine de me scruter profondément, peut-être aurait-il goûté mes livres à cause de moi, ou plutôt à cause de ce que la Providence a mis en moi. »

Parfois un sentiment d'orgueil s'élevait en lui, et il se consolait en disant : « Ce n'est point à l'audience que les défenseurs officieux reçoivent le salaire des causes qu'ils plaident, c'est hors de l'audience et après qu'elle est finie. »

Après tout, Saint-Martin n'est pas aussi *inconnu* qu'il semblait redouter de l'être. Même au seul point de vue littéraire, il s'en faut de beaucoup que ce soit un écrivain sans éloquence et tout à fait sans agrément. Quelquefois ses pensées sont exprimées avec concision, avec force et avec bonheur. Prochainement, nous appuierons cette remarque par quelques exemples qui, nous l'espérons, frapperont en même temps l'attention de nos lecteurs par un mérite plus profond.

**Pensées de Saint-Martin, extraites de ses Œuvres posthumes**

(Voy., sur la vie et les œuvres de Saint-Martin, le Philosophe inconnu, p. 330.)

Les pensées ci-dessous sont tirées des *Œuvres posthumes*, tome I. Ouvrage que l'on trouve sur Google livres : <http://books.google.fr/books?id=mE7AAAACAAJ>

« Je me disais dans ma jeunesse : Fais en sorte d'être assez heureux pour n'être jamais content que de ce qui est vrai ». *Œuvres posthumes*, tome I, *Portrait historique et philosophique de Mr de St. Martin, fait par lui-même*, n° 94, p.13.

« Dans une circonstance critique de ma vie, où j'avais des torts, je me dis avec assurance : La vraie manière d'expié ses fautes, c'est de les réparer, et pour celles qui sont irréparables, de n'en être point découragé ». *Idem*, n° 113, p. 16.

« Si, en présence d'un homme honnête, des hommes absents sont outragés, l'honnête homme devient de droit leur représentant ». N° 271, p. 36.

« Avant de nous livrer à des actes importants, nous aurions trois conseils à consulter : 1° si nous pouvons ; 2° si nous voulons ; 3° si nous devons. Malheureusement, presque toujours, ce sont les circonstances qui nous tiennent lieu de volonté ou de désirs, et ce sont nos volontés ou nos désirs qui nous tiennent lieu de devoirs ». N° 648, p. 83.

« Le monde frivole [surtout les femmes], passe sa vie dans une chaîne de néants qui se succèdent et qui lui ôtent jusqu'aux moyens de s'apercevoir qu'il y ait une vérité, de même que la capacité de la saisir. Le plus grand nombre des femmes et des hommes qui leur ressemblent sont comme des enfants qui regardent tout, qui crient à la moindre contradiction, mais qui n'ont d'autre force que celle de crier, et qu'il faut défendre de tout, parce que la peur et l'impuissance sont leurs éléments constitutifs ». N° 97, p. 14.

« La société du monde, en général, m'a paru comme un théâtre où il faut continuellement passer son temps à jouer son rôle, et où il n'y a jamais un seul moment pour l'apprendre. La société de la sagesse, au contraire, est une école où l'on passe continuellement son temps à apprendre son rôle, et où l'on attend, pour jouer, que la toile soit levée, c'est-à-dire que le voile de l'univers soit disparu ». N° 827, p. 105.

« A la manière dont les *gens du monde* passent leur temps, on dirait qu'ils ont peur de n'être pas assez bêtes ». N° 943, p. 111.

« C'est parce que l'esprit du monde n'est pas droit, qu'il a besoin d'être droit [SM dit *adroit*]. Mais l'esprit de vérité ne se soucie pas d'être droit [SM dit *adroit*], et est au-dessus de cette ressource : toute sa force et toute sa confiance sont dans sa droiture ». N° 965, p. 112.

« [Il m'a été aisé de remarquer que] Les hommes en agissent avec leurs corps comme les enfants avec leur poupée, qu'ils habillent et déshabillent continuellement, qu'ils frisent et défrisent, qu'ils parent et dépouillent le moment d'après de ses ornements ». N° 317, p. 40.

« Le nombre des personnes qui se trompent est sûrement considérable ; mais celui des personnes qui se trompent elles-mêmes l'est infiniment davantage ». N° 396, p. 56.

« La chose qui m'a paru la plus rare en fréquentant les hommes, c'est d'en rencontrer un qui logeât chez lui ; ils logent presque tous en chambre garnie, et encore ce ne sont pas là les plus dénués et les plus à plaindre ; il en est qui ne logent que sous les portes, comme les Lazaronis de Naples, ou même dans les rues ou à la belle étoile, tant ils ont peu de soin de conserver leur maison patrimoniale, et de ne se pas laisser évincer de leur propre domaine ». N° 479, p. 68.

« Nous ne nous livrons avec tant de plaisir à la lecture des romans que par la paresse de notre esprit. Dans ces sortes de lectures, nous nous repaissons des tableaux, des belles actions et des vertus qui nous y sont présentés, et, cette passagère jouissance étouffant en nous la faim des réalités, nous sacrifions ainsi des besoins réels à des plaisirs illusoire. On peut en dire autant du spectacle ». *Œuvres posthumes*, tome I, pp. 196-197.

« En fait de malheurs, regardez toujours au-dessous de vous ; en fait de vertu et de science, regardez toujours au-dessus ; ce sera le moyen de vous préserver du désespoir et de l'orgueil ». *Œuvres posthumes*, tome I. *Pensées extraites d'un manuscrit de Mr de St Martin*. En note, il est ajouté « Ce manuscrit contient mille pensées ». [S'agirait-il de *Mon Livre vert* ?]. N° 12, p. 222.

« Ce qui est le plus difficile pour nous, ce n'est pas de nous connaître, c'est de nous corriger. Nous manquons bien moins d'intelligence que de courage ». *Idem*, n° 17, p. 223.

« Si l'homme se passe une faute, il en commettra trente ». *Idem*, n° 19, p. 224.

« La politesse est une sorte de charité où l'on doit toujours s'oublier pour les autres ». *Idem*, n° 26, p. 227.

« Ne regardons point, si longtemps derrière nous que devant ; et si nous avons eu la faiblesse de nous arrêter en chemin, que ce soit une raison de plus de nous presser davantage ». *Idem*, n° 108, p. 268.

« Tous les hommes peuvent m'être utiles ; il n'y en a aucun qui puisse me suffire. Il me faut Dieu ». *Œuvres posthumes*, tome I, *Mon Portrait...*, n° 3 p. 2.

« Mon plus grand charme eût été de rencontrer des gens qui devinassent les vérités ; car il n'y a que ces gens-là qui soient [Saint-Martin dit *sont*] en vie ». *Idem*, n°3, p. 2.

« Le respect filial a été dans mon enfance un sentiment sacré pour moi ; j'ai approfondi ce sentiment dans mon âge avancé, et il n'a fait que se fortifier par là ; aussi, je le dis hautement, quelque souffrance que nous éprouvions de la part de nos père et mère, songeons que, sans eux, nous n'aurions pas le pouvoir de les subir et le les souffrir, et alors nous verrons s'anéantir pour nous le droit de nous en plaindre, songeons enfin que, sans eux, nous n'aurions pas le bonheur d'être admis à discerner le juste de l'injuste ; et si nous avons occasion d'exercer à leur égard ce discernement, demeurons toujours dans le respect envers eux pour le beau présent que nous avons reçu d'eux par leur organe, et qui nous a rendus leurs juges ». *Idem*, n°67, p. 10.

« La mort n'est qu'une des heures de notre cadran, et notre cadran doit tourner éternellement » *Œuvres posthumes*, tome I, *Pensées tirées d'un manuscrit...*, p. 209.

« L'espérance de la mort fait la consolation de mes jours ; aussi voudrais-je que l'on ne dit jamais, l'autre vie ; car il n'y en a qu'une ». *Œuvres posthumes*, tome I, *Mon Portrait...*, n°109, p. 15.

« Ce qui est, est plus loin de nous que ce qui n'est pas ; [...] nos œuvres sont la mémoire de nos lumières ». *Idem*, n° 117, p. 17-18.

[Il en est de même des] Les fausses affections dont l'espèce humaine est la proie [et qui] l'empêchent de s'élever à la région libre et vive. Les hommes sont presque tous comme les insectes enfermés dans de la glu ou dans des gommés et dans ces fossiles transparents que l'on rencontre dans la terre : il est impossible qu'on les remue et qu'on les sorte de leur prison. *Idem*, n°191, pp. 27-28.

« Qu'est-ce que c'est que l'homme ; tant qu'il n'a pas la clef de sa prison ? » *Idem*, n°117, p. 17.

« C'est dans l'homme que nous devons écrire, penser et parler ; ce n'est point sur du papier, en l'air, et dans les déserts ». *Idem*, n°262, pp. 34-35.

« Conduis-toi bien, cela t'instruira plus dans la sagesse et dans la morale que tous les livres qui en traitent ; car la sagesse et la morale sont des choses actives ». *Idem*, n°271, p. 36.

« La route de la vie humaine est servie par des tribulations qui se relaient de poste en poste, et dont chacune ne nous laisse que lorsqu'elle nous a conduits à la station suivante pour y être attelés par une nouvelle tribulation ». *Idem*, n°271, p. 36.

« J'ai vu que les hommes étaient étonnés de mourir, et qu'ils n'étaient point étonnés de naître. C'est là cependant ce qui mériterait le plus leur surprise et leur admiration.

« J'ai vu que l'enfant dédaignait et laissait au-dessous de soi [lui] les choses du monde qui occupent les hommes, parce qu'elles sont au-dessus de lui ; mais j'ai vu aussi que les hommes, qui ne sont que de grands enfants, en faisaient autant relativement aux lumières et aux vérités éternelles de la divine sagesse [et c'est là ce qui a souvent traversé mon âme comme avec une épée] ». *Idem*, n°323, p. 41.

« Je crois être comme un homme tombé dans la mer, mais qui tient à la main une corde dont son poignet est fortement entouré, et qui correspond jusqu'au vaisseau. Quoique [Malgré que] cet homme soit le jouet des flots, quoique [malgré que] les vagues l'inondent et passent par-dessus sa tête elles ne peuvent pas l'engloutir ; il sent de temps à autre son soutien ; et a la ferme espérance qu'il va bientôt rentrer dans le vaisseau ». *Idem*, n°362, p. 49.

« Les livres m'ont paru n'être que les fenêtres du temple de la Vérité, et n'en être pas la porte ; ils ne font que montrer les choses aux hommes, ils ne les leur donnent pas ». *Idem*, n°440, p. 62.

« J'ai observé combien les hommes se trompaient sur le bonheur de ce monde. Ce bonheur ne leur est accordé que pour qu'ils aillent plus loin et pour qu'ils montent ; au contraire, ils s'y arrêtent ; [ils font comme les chrétiens, dans les choses religieuses] ils prennent le moyen pour le terme, et quand ce moyen leur est ôté, ils tombent ». *Idem*, n°451, p. 63.

« N'est-ce pas une douleur pour la pensée de voir que l'homme passe sa vie à chercher comment il la passera ? » *Idem*, n°482, p. 68.

« Pour prouver que nous sommes régénérés, il faut régénérer tout ce qui est autour de nous ». *Idem*, n°795, p. 102.

« Souvent de n'être pas un monstre, cela suffisait pour [359] que je me crusse sage. Qu'est-ce que c'est que l'homme ? » *Idem*, n°886, pp. 107-108.

« Les hommes impétueux et courts d'esprit, quand ils aperçoivent quelques défauts dans leurs semblables, ne les expliquent que par la méchanceté et non point par la faiblesse, parce que cette faiblesse n'est point leur analogue. Les hommes doux expliquent, au contraire, les méchancetés de leurs semblables par de l'erreur et de la faiblesse, parce qu'ils n'ont point leur analogue dans les méchancetés. C'est ainsi que notre jugement tient à la teinte de notre caractère ; mais la seule et vraie teinte qui lui convienne, c'est la douceur et la charité. Il n'y a que cela qui en éloigne tous les nuages ». *Idem*, n°905, pp. 108-109.

« Ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit, il faut avoir de la spiritualité ». *Idem*, n°981, p.114.

« Ce n'est point du hasard [sic] que j'attends mon bonheur,  
Je l'attendrai toujours de la loi de mon cœur ;  
De cette antique loi qui, dans moi-même innée,  
Me laisse en liberté régler ma destinée.  
Voilà le souverain qui doit me gouverner.  
Si pour une autre loi j'allais l'abandonner,  
Si je livrais mon sort aux soins de la fortune,  
Je descendrais alors dans la classe commune,  
Et je mériterais de ne jamais goûter  
Cette paix qu'ici-bas je peux me procurer ».

*Œuvres posthumes*, tome I, *Vers nocturnes*, p. 140.

« Nous sommes tous comme un même sel dissous dans des eaux différentes, tant pour la qualité que pour la quantité. Or il ne faudrait autre chose que laisser évaporer dans les hommes ces eaux diverses qui sont leurs préjugés, [leur ignorance], leurs passions, etc. ; et on retrouverait partout en eux le même sel, comme cela arrive dans les évaporations naturelles des sels que nous dissolvons tous les jours dans différents liquides ». *Œuvres posthumes*, tome I, *Mon Portrait...*, n°999, p. 117.

« Rien n'est [Rien de] plus aisé que d'arriver jusqu'à la porte des vérités ; rien n'est plus rare et plus difficile que d'y entrer ; et c'est là le cas de la plupart des savants de ce monde ». *Œuvres posthumes*, tome I, Extrait de *De La Soie*, p.200.

« Travaille pour l'esprit avant de demander la nourriture de l'esprit ; qui ne travaille pas n'est pas digne de vivre ». *Œuvres posthumes*, tome I, *Pensées tirée d'un manuscrit...*, p. 208.

« La paix se trouve bien plus dans la patience que dans le jugement ; aussi il vaut mieux pour nous être inculpés injustement, que d'inculper les autres, même avec justice ». *Idem*, p. 209.

« Si, après notre mort, ce monde-ci ne doit plus nous paraître qu'une féerie, pourquoi ne le regarderions-nous pas comme tel dès à présent ? La nature des choses ne doit point changer ». *Idem*, p. 209.

« Qu'il est doux de pouvoir nous regarder sans que notre haleine ternisse le miroir ! » *Idem*, p. 210.

« Tout est vanité, dit Salomon ; mais n'étendons point cette doctrine jusqu'au courage, à la charité et à la vertu ; et, au contraire, élevons-nous assez vers ces choses sublimes pour pouvoir dire : Tout est vérité, tout est amour, tout est bonheur ». *Idem*, p. 210.

« Comme notre existence matérielle n'est pas la vie, notre destruction matérielle n'est pas la mort ». *Idem*, p. 212.

« Avec quelle vivacité deux gouttes d'eau se réunissent quand l'instant de leur contact est arrivé ! O vérité ! ô âme de l'homme ! votre union future doit encore être plus active quand le moment sera venu de vous rapprocher ! » *Idem*, p. 216.

« La vérité s'est fait faire son portrait, qui est le monde [physique], et elle nous l'a mis sous les yeux pour tempérer l'amertume de notre privation. Mais qu'est-ce que la contemplation de la copie; auprès de la contemplation du modèle ! » *Œuvres posthumes*, tome I, *Pensées tirée d'un manuscrit...*, n° 23, p. 225.

« L'homme a des avertissements de tout, mais il n'y fait pas attention. En effet, tout est dans notre atmosphère ; le secret est de savoir y lire ». *Idem*, n° 41, p. 232.

« Un homme opulent qui a sa bourse pleine d'or, et l'homme du peuple qui n'a que du cuivre dans la sienne, ne diffèrent que par la somme ; mais ce qu'ils ont l'un et l'autre porte l'image du même souverain ». *Idem*, n°103, p. 266.

« C'est un grand travail que de chercher à nous connaître tels que nous sommes ; mais il faut ensuite travailler à nous connaître tels que nous voudrions être. Ces deux sciences sont liées et doivent continuellement nous occuper. Une troisième science vient après ces deux, et est sans doute la plus difficile de toutes ; c'est qu'après avoir appris à connaître ce que nous devrions être, il faut travailler sans relâche à le devenir ». *Idem*, n°104, pp.266-267.

« Les bibliothèques sont pour l'esprit de l'homme ce que les pharmacies [apothicaireries] sont pour son corps. [...] L'homme ne doit user des remèdes qu'elles contiennent qu'avec précaution et beaucoup de réserve et de choix. C'est dans lui seul qu'il peut trouver la [sa] santé et [son] l'immortalité ». *Idem*, n°165, pp. 304-305.

Note : La phrase de Saint-Martin a été inversée ici. Voici le texte complet :

« 165. Les bibliothèques sont pour l'esprit de l'homme ce que les apothicaireries sont pour son corps. Les unes et les autres sont des preuves de son infirmité. Elles servent quelque fois à mitiger ses maux, plus souvent à les augmenter jusqu'à la mort, rarement à les guérir, et jamais à le rendre invulnérable. C'est dans lui seul qu'il peut trouver sa santé et son immortalité ; il ne doit user de tous ces remèdes qu'avec précaution et beaucoup de réserve et de choix, n'oubliant jamais que, s'ils lui sont quelquefois utiles, il n'y a pas un moment de sa vie où il ne puisse s'en passer ».

« J'aime à voir une opinion répandue chez les Chinois : qu'il fallait que leurs musiciens eussent des mœurs pures et le goût de la sagesse pour tirer des sons réguliers et parfaits de leurs instruments de musique ». *Idem*, n°169, pp. 307-308.

« Certains hommes [Ils] ne veulent entendre parler que de la loi naturelle, et moi aussi ; mais non pas de la loi naturelle des bêtes, car il y a une loi naturelle pour l'intellectuel, et c'est la seule qui se compte ». *Idem*, n°173, p. 308.

« On dit dans le monde qu'il faut hurler avec les loups : à la bonne heure ! mais en s'habituant à hurler avec eux, ne finit-on pas, comme eux, par mordre et dévorer ? » *Idem*, n°200, pp. 321-322.



## 1847 – Le Magasin pittoresque – Portrait de Saint-Martin

Le magasin pittoresque, rédigé, depuis sa fondation, sous la direction de M. Édouard Charton

1847

Paris, aux bureaux d'abonnement et de vente, rue Jacob, n° 30, près de la rue des Petits Augustins

M DCCC XLVII

<http://books.google.fr/books?id=T3sGAAAAQAAJ>

### **Portrait de Saint-Martin, page 216**



(Portrait de Saint-Martin, le Philosophe inconnu, d'après le dessin original conservé par M. Tournyer, d'Amboise.)

*Le Magasin Pittoresque* 1847, p. 216

Lorsque nous avons publié en 1845 (p. 330 et 357) une notice sur le philosophe Saint-Martin, nous avons cherché vainement un portrait de cet homme estimable. M. Tournyer, d'Amboise, parent du philosophe inconnu, nous communique aujourd'hui un petit portrait à la mine de plomb et lavé d'un peu de couleur, religieusement conservé dans sa famille ; c'est un profil de Saint-Martin à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Les disciples du théosophe ignoraient l'existence de ce précieux souvenir. Nous sommes certains de leur procurer une vive satisfaction en mettant en lumière ce portrait qui pourra contribuer à rendre leur maître plus connu. La copie que nous donnons est très fidèle et de la dimension même de l'original. La naïveté et la simplicité du travail semblent garantir dans ce dessin la qualité la plus importante, la ressemblance. L'expression douce, honnête, bienveillante de la bouche et des yeux s'accorde d'ailleurs parfaitement avec le caractère des ouvrages et de la doctrine de Saint-Martin. Derrière le portrait on a écrit ces vers :

Il fut aimé de Dieu, il fut l'ami des hommes,  
Philosophe inconnu dans le siècle où nous sommes.

## 1848 – Le Magasin pittoresque – Bœhme

Le magasin pittoresque, rédigé, depuis sa fondation, sous la direction de

M. Édouard Charton

Seizième année

1848

Paris, aux bureaux d'abonnement et de vente, 29, quai des Grands Augustins

M DCCC XLVIII

<http://books.google.fr/books?id=cHsGAAAAQAAJ>

### **Tome XVI. N° 4, p. 26-28**

#### **Jacob Bœhme, le théosophe**

[26]

Voyez sur Saint-Martin, 1845, p. 330, 357.

Jacob Bœhme, le plus célèbre des théosophes, naquit en 1575 au vieux Seidenburg, petite ville de la haute Lusace, à un demi-mille environ de Gorlitz. Ses parents étaient de la dernière classe du peuple. Ils l'occupèrent pendant plusieurs années à garder des bestiaux. Quand il fut un peu plus avancé en âge, ils l'envoyèrent à l'école, où il apprit à lire et à écrire, et de là ils le mirent en apprentissage chez un maître cordonnier à Gorlitz. Il se maria à dix-neuf ans, eut quatre fils, à l'un desquels il enseigna son métier de cordonnier, et mourut à Gorlitz en 1624, à la suite d'une maladie aiguë, n'ayant jamais abandonné l'exercice de son humble profession.

Il publia en 1612 *l'Aurore naissante*, écrit très obscur et informe, de l'aveu même de ses partisans, mais qui contenait déjà tous les germes d'une vaste doctrine développée dans de nombreux traités qui parurent ensuite. On raconte que sur la lecture d'un de ces écrits, le *Traité des quarante questions sur l'âme*, le roi Charles 1<sup>er</sup> témoigna sa surprise et son admiration, et envoya un homme de loi à Görlitz, pour recueillir tous les documents qu'on pourrait trouver sur l'auteur et sur ses opinions. De retour de cette mission, Jean Sparrow donna, longtemps après la mort du roi, une traduction anglaise de la totalité des œuvres de Bœhme. A la fin du siècle dernier, l'Anglais William Law édita de nouveau plusieurs traités du même auteur. Le célèbre Saint-Martin, se lamentant, dans ses *Œuvres posthumes*, de voir le peu de fruit que l'homme retire de tout ce qui lui est offert pour son avancement : « Ce ne sont pas mes ouvrages, dit-il, qui me font le plus gémir sur cette insouciance, ce sont ceux d'un homme dont je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers, mon chérissime Bœhme. Il faut que l'homme soit entièrement devenu roc ou démon, pour n'avoir pas profité plus qu'il n'a fait de ce trésor envoyé au monde il y a cent quatre-vingts ans ». D'après cela, on ne s'étonnera pas trop que le philosophe inconnu se soit consacré à l'entreprise laborieuse d'étudier le théosophe de Gorlitz dans ses écrits originaux, malgré que la lecture en soit très difficile aux Allemands eux-mêmes, et bien que Saint-Martin, comme il nous l'apprend, ait ignoré le premier mot d'allemand jusqu'à son neuvième lustre accompli. Quoi qu'il en soit, il a commencé de faire connaître en France celui dont il se déclarait le disciple, en publiant successivement, à partir de 1801 : 1<sup>e</sup> *l'Aurore naissante*; 2<sup>e</sup> *les Trois principes de l'essence divine*; 3<sup>e</sup> *les Quarante questions sur l'âme*; et 4<sup>e</sup> *la Triple vie de l'homme*. Ces diverses traductions forment à peu près le tiers des œuvres de Boehme, dont il n'y avait que deux ouvrages traduits jusqu'alors en vieux langage : le premier, la *Signatura rerum*, imprimé à Francfort, en 1664, sous le nom du *Miroir temporel de l'éternité*, et qui passe pour être aussi inintelligible dans la traduction que dans l'original ; et le second, à Berlin, 1722, in-12, intitulé *le Chemin pour aller à Christ*. — Madame de Staël a consacré à Jacob Bœhme un des

chapitres de son livre *De l'Allemagne*, et un écrivain beaucoup plus récent, l'auteur de *l'Histoire de la papauté*, M. Léopold Ranke de Berlin, atteste que malgré leur fréquente [27] obscurité et la complète absence de style, les écrits de Bœhme s'emparent très fortement de l'esprit du lecteur.

Voici comment l'auteur expose lui-même, dans une de ses préfaces, l'objet de sa doctrine : « Je veux, dans ce livre traiter de Dieu notre Père qui embrasse tout et qui lui-même est tout. J'exposerai comment tout est devenu *créaturel* et séparé, et comment tout se meut et se conduit dans l'arbre universel de la vie. Vous verrez ici la véritable base de la divinité ; comment il n'y avait qu'une seule essence avant la formation du monde ; comment et d'où les saints anges ont été produits ; quelle est l'effroyable chute de Lucifer et de ses légions ; d'où sont provenus les cieux, la terre, les étoiles et les éléments ; et dans la terre, les métaux, les pierres et toutes les créatures ; quelle est la génération de la vie et la corporisation de toutes choses ; comme aussi quel est le vrai ciel où Dieu réside avec les saints ; ce que c'est que la colère de Dieu et le feu infernal...; en bref, ce que c'est que l'Être des êtres. » (Préface de *l'Aurore naissante*, v. 105 et 106.) – Je ne crains pas que le lecteur prenne à la lettre un si merveilleux programme; mais j'ai voulu, par cette citation, montrer à quelle hauteur de méditations avait su s'élever cet homme simple, né pâtre et mort cordonnier. Il n'y a pas moins à admirer dans la hardiesse avec laquelle il aborde les questions les plus ardues de la philosophie, par exemple, la question de l'existence du mal. « C'est de lui (de Dieu) que tout est engendré, créé et provenu, et toute chose prend sa première origine de Dieu... Dieu n'a engendré de soi aucun démon, mais des anges dans la joie, vivant pour ses délices. Mais on voit qu'ils sont devenus démons, ennemis de Dieu. Ainsi on doit chercher la source et la cause d'où provient cette première substance du mal; et cela dans la génération de Dieu, aussi bien que dans les créatures ; car tout cela est un dans l'origine, et tout a été fait de Dieu...» (*Les Trois principes*, c. I, v. 5.) – La clef du mystère, c'est, suivant Bœhme, que tout esprit rebelle tarit en lui-même une des sources de la génération divine; et la vie divine ainsi mutilée en lui n'est plus qu'âpreté, angoisse, ténèbres et colère. Car, « tant que la créature, dit-il, est dans l'amour de Dieu, le colérique ou l'opposition (l'une des sources) fait l'exaltation de l'éternelle joie ; mais si la lumière de Dieu s'éteint, il fait l'éternelle exaltation de la source angoisseuse et le feu infernal, » (*Ibid.* Préface, p. XVII.) – De sorte que la considération de ces sources multiples de la vie qui en Dieu existent sans séparation et de toute éternité, mais qui se séparent pour l'esprit mauvais, permet à Boehme de s'écrier : « Dieu est partout ; le fondement de l'enfer est aussi partout », comme dit le prophète David : « Si je m'élançe vers l'aurore, ou bien dans l'enfer, tu es là ! De plus : Où est le lieu de mon repos ? N'est-ce pas moi qui remplis tout ? etc... » (*Les Trois principes*, c. 17, v. 78.) – Mais il faut avouer que l'absence de mots convenables pour exprimer des idées si éloignées des objets ordinaires du savoir humain, et surtout la nécessité de représenter à l'imagination comme séparées, opposées et discontinues, ces sources qui, en Dieu, sont toujours réunies, a pu donner quelque apparence de fondement à l'accusation de manichéisme que répètent contre Boehme les auteurs du très superficiel article de la *Biographie universelle*.

Les jugements de Madame de Staël sur « les Philosophes religieux appelés Théosophes (*De l'Allemagne*, IV<sup>e</sup> partie, c. VII) », sont plus équitables et plus réservés. Toutefois, lorsque cet illustre écrivain cherche à établir une distinction, d'ailleurs nécessaire, entre les philosophes mystiques « qui s'en sont tenus à l'influence de la religion sur notre cœur, et les philosophes théosophes, tels que Jacob Boehme en Allemagne et Saint-Martin en France, qui ont cru trouver dans la révélation du christianisme des paroles mystérieuses pouvant servir à dévoiler les lois de la création », le lecteur court le risque, d'après ces paroles, de confondre la doctrine de Bœhme et de Saint-Martin avec ce qu'on appelle vulgairement la philosophie cabalistique. Ce serait une idée fausse. La marche de Bœhme est entièrement conforme à celle que Saint-Martin avait préconisée dans ses premiers écrits, c'est-à-dire avant de connaître ceux du théosophe allemand. – L'homme en sa qualité d'image de Dieu, et comme pouvant obtenir,

malgré sa dégradation originelle, le rétablissement des traits de cette image, porte en lui-même les preuves de toutes les vérités qu'il lui importe de connaître. Il doit recueillir avec joie les nombreuses confirmations que lui offrent sous ce rapport l'étude des saintes écritures et celle des phénomènes naturels ; mais comme c'est lui-même qui dans l'origine avait reçu la mission sublime de manifester l'Être divin à toute la création, c'est méconnaître sa dignité et ses droits que de vouloir soumettre son assentiment à des témoignages purement externes, quelque respectables qu'ils puissent être. – Cette vue, qui dans l'application peut avoir ses périls, mais à laquelle on ne refusera pas quelque grandeur, donne le secret de cette fougue de philosophie qui fait promettre à Jacob Bœhme de dévoiler tous les secrets de la création, comme on l'a vu dans le programme rapporté ci-dessus... « Quoique nous parlions de la création du monde, comme si nous y avions été et que nous l'eussions vue, personne ne doit s'en étonner, et regarder cela comme impossible ; car l'esprit qui est en nous, qu'un homme hérite de l'autre, qui a été soufflé de l'éternité dans Adam, cet esprit a tout vu et il voit tout dans la lumière de Dieu ; et il n'y a rien pour lui d'éloigné, rien d'inscrutable ; car l'éternelle génération qui est cachée dans le centre de l'homme ne fait rien de nouveau ; elle reconnaît et opère exactement ce qu'elle a fait de toute éternité. » (*Les Trois principes*, VII, 6.)

D'après cela on peut s'assurer que la doctrine théosophique, en appelant l'homme à la contemplation des grands problèmes de l'univers, ne l'éloigne pas de lui-même comme font les philosophies purement humaines ; au contraire elle l'y ramène sans cesse. Pour elle l'histoire de l'univers est inséparablement unie à celle de l'homme, et on pourrait presque dire que, dans Bœhme et dans Saint-Martin, c'est celle de l'homme lui-même. Leur but unique et avoué est de montrer à l'homme qu'il possède ou du moins qu'il peut conquérir la clef de tous les mystères, et qu'une voie facile lui est ouverte pour rentrer dans la jouissance de tous ses droits. Aussi ne se font-ils pas faute de récriminer contre la sagesse qui se borne à raconter les misères de l'homme, sagesse qu'ils appellent *historique*, par opposition à la *sagesse vive* qui le fait dès ce monde travailler activement à sa réintégration.

Les théosophes ont donc avec les philosophes mystiques ce trait commun de mettre en relief « l'influence de la religion sur notre cœur », et de plus voici comment je me confirme dans l'opinion que pour établir entre eux une distinction précise il faudrait recourir à d'autres caractères.

Qui pourrait lire sans en être touché ce passage du livre *De l'Allemagne* : « Pendant longtemps on ne croit pas que Dieu puisse être aimé comme on aime ses semblables. Une voix qui nous répond, des regards qui se confondent avec les nôtres, pleins de vie, tandis que le ciel immense se tait ; mais par degrés l'âme s'élève jusqu'à sentir son Dieu près d'elle comme un ami ». Or cette suave pensée qui devait s'offrir à madame de Staël quand elle s'est occupée des écrivains mystiques, parce que c'est pour ainsi dire tout le fonds de leurs écrits, cette même pensée se rencontre sous toutes les formes et pour ainsi dire à chaque pas dans Saint-Martin et dans Bœhme ; dans chacun d'eux avec le caractère propre à leur génie. « Où veux-tu aller chercher Dieu ? dit Bœhme. Dans l'abîme au-dessus des étoiles ? Tu ne le trouveras pas là. Cherche-le dans ton cœur, dans le centre de l'engendrement de ta vie ; là tu le trouveras ! » (*Les Trois principes*, IV, 18.) Et souvent il revient avec âpreté contre ceux qui cherchent Dieu *au-dessus des étoiles*.

[28]

Comme les ouvrages de Bœhme sont très peu répandus, je transcrirai encore un passage qui se rapporte à cette question de la présence de Dieu au cœur de l'homme, et qui de plus me paraît très propre à donner une idée de la manière de l'auteur.



Jacob Boehme le Théosophe.

« La raison, qui est sortie du paradis avec Adam, demande : Où le paradis se trouve-t-il ? Est-il loin ou près : Ou bien : Où vont les âmes quand elles vont dans le Paradis ? Est-ce dans ce monde ou hors du lieu de ce monde, au-dessus des étoiles ? Où demeure donc Dieu avec les anges ? et où est la chère patrie où il n'y a point de mort ? Puisqu'il n'y a ni soleil ni étoiles dans cette région, ce ne doit pas être dans ce monde ; autrement on l'aurait trouvée depuis longtemps. — Chère raison, personne ne peut prêter à un autre une clef pour ceci... chacun doit ouvrir avec sa propre clef, autrement il n'entre point, car la clef est l'esprit saint ; s'il a cette clef, il peut entrer et sortir. — Il n'y a rien de plus près que le ciel, le paradis et l'enfer. Celui de ces royaumes vers qui tu penches et vers qui tu te tournes est celui dont tu es le plus près dans ce monde : tu es entre le paradis et l'enfer, et entre chacun il y a une génération ; tu es dans ce monde entre ces deux portes, et tu as en toi les deux engendres. Dieu te guette à une porte et t'appelle ; le démon te guette à l'autre porte, et t'appelle aussi : quel que soit celui avec qui tu marches, tu entres avec lui. Le démon a dans sa main la puissance, la gloire, le plaisir et la joie, et la racine dans ceci est la mort et le feu. Au contraire, Dieu a dans sa main la croix, la persécution, la misère, la pauvreté, le mépris et les souffrances, et la racine dans ceci est un feu, et dans le feu il y a une lumière ; dans la lumière, la puissance ; dans la puissance, le paradis ; dans le paradis, les anges, et avec les anges, les délices. Ceux qui n'ont que des yeux de taupe ne peuvent voir ceci, parce qu'ils sont du troisième principe (de ce monde), et ne voient que par le reflet du soleil ; mais lorsque l'esprit saint vient dans l'âme, alors il l'engendre de nouveau ; elle devient un enfant du paradis ; elle obtient la clef du paradis, et elle peut en contempler l'intérieur ». (*Les Trois principes*, IX.)

Si cet article n'était pas déjà trop long, j'aurais pu trouver encore, au milieu des incohérences et obscurités rebutantes de *l'Aurore* et des *Trois principes*, des détails pleins de grâce sur le commerce des anges ; une peinture curieuse de l'intervention de l'archange Michel dans le royaume révolté de Lucifer, et surtout une touchante description de la lutte entre l'Esprit de ce monde et la Sagesse divine (ou éternelle SOPHIE ) dans le cœur du premier homme au moment de sa chute. Et j'ose croire qu'en rapprochant tous ces détails de la mission de Sparrow, que j'ai relatée en commençant, le lecteur serait conduit comme moi à penser que le chantre du Paradis perdu s'est peut-être inspiré des travaux du cordonnier de Görlitz pour le choix de son sujet, et même a pu lui emprunter quelques couleurs pour ses brillants tableaux. C'est une conjecture qui n'est pas dénuée de toute vraisemblance et qu'il serait très intéressant de pouvoir vérifier.

## 1882 – Le Magasin pittoresque - Pensées de Saint-Martin

Le magasin pittoresque, rédigé, depuis sa fondation, sous la direction de M. Édouard Charton  
Cinquantième année

1882

Paris, aux bureaux d'abonnement et de vente, 29, quai des Grands Augustins

M DCCC LXXXII

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k31465h>

### **Pages 302**

« Esprit, bonté, bêtise

Ceux qui n'ont d'esprit que pour être méchants ne conçoivent pas que l'on puisse être bon sans être une bête.

Saint-Martin. *Portrait historique.* »

### **Page 324**

« La parole

Qui veille sévèrement sur sa parole, veille sur sa pensée ; qui veille sur sa pensée, veille sur ses affections ; et qui veille ainsi, gouverne bien sa personne.

Saint-Martin ».